

24 images

24 iMAGES

Prudente pudeur

Nelly et M. Arnaud de Claude Sautet

Thierry Horguelin

Number 81, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1996). Review of [Prudente pudeur / *Nelly et M. Arnaud de Claude Sautet*]. *24 images*, (81), 44–45.

PRUDENTE PUDEUR

par Thierry Horguelin



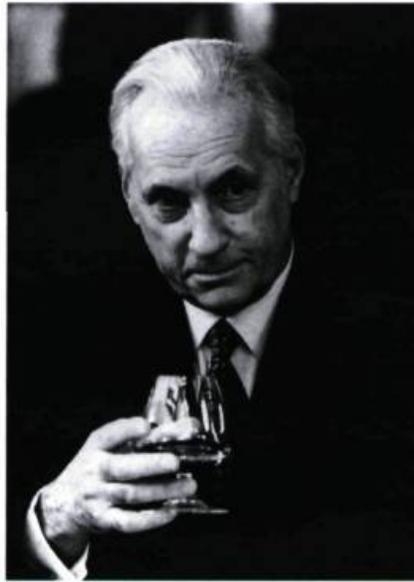
La rencontre de deux solitudes, M. Arnaud (Michel Serrault) et Nelly (Emmanuelle Béart).

Depuis que Jacques Fieschi a remplacé Jean-Loup Dabadie au scénario, la petite musique de Claude Sautet s'affine et se dramatise. Aux œuvres chorales ont succédé des sonates à deux ou trois voix, marquées par un plus grand dépouillement formel. Les extravertis à la Montand (dont la fanfaronnade était déjà le masque d'une anxiété profonde) ont laissé la place à une lignée de personnages introvertis, bloqués, traînant on ne sait quel poids secret. Le rituel des bistrot et des repas perdure, mais les temps ont changé et la cérémonie se fait moins conviviale. La dureté de l'époque rend chaque mot plus difficile, plus difficile aussi ce cinéma hors des modes. D'une certaine manière, Sautet pourrait être Piccoli, Montand ou Bouise qui auraient vieilli en laissant leurs enfants, trentenaires débous-solés, se débattre avec une vie plus précaire.

Assis contre une glace qui semble matérialiser la distance à laquelle il tient désormais le monde, un bourgeois misanthrope et retiré des affaires commande un

cognac et contemple son ennui d'un regard proprement insondable. Une jeune femme d'aujourd'hui marche à pas décidés vers un avenir incertain et se perd dans la foule des passants. Entre ce prologue et cette clausule symétriques, Nelly et M. Arnaud se frôlent, s'observent, s'intriguent mutuellement et se manquent. Un marché trouble scelle la rencontre de leurs deux solitudes. L'ancien magistrat propose de l'argent à Nelly qu'il connaît à peine. Non par bonté d'âme, mais pour le plaisir, et le luxe, de l'acte gratuit. La jeune femme commence par refuser, prétend devant son mari qu'elle a accepté avant de lui annoncer son intention de le quitter. Après quoi elle prend le chèque d'Arnaud (intéressante figure du mensonge engageant celle qui le profère, et qui se retrouvera plus loin dans sa liaison avec l'éditeur), lequel lui confie la frappe et la correction de ses Mémoires.

Le désir de M. Arnaud pour Nelly relève d'une fascination platonique, qui n'exclut ni la jalousie, ni la manipulation, ni l'am-



M. Arnaud.

bivalence. Aux termes du contrat nullement innocent qui les lie — et qui renvoie aussi bien à la relation du spectateur au film —, Arnaud *paie pour voir*: en Nelly il s'éprend d'une image de la Beauté, qu'il est obligé de sublimer. À l'égal de l'allègement croissant de la dramaturgie et de la mise en scène chez Sautet, sa conduite répond à une ascèse: l'appartement se vide de ses livres à mesure que M. Arnaud dicte celui dans lequel il se délivre de son passé. C'est une double libération.

Parce que cet appartement est comme la chambre secrète du film, parce que Nelly n'existe véritablement que dans le regard d'Arnaud, on regrettera que les auteurs n'aient pas tenu jusqu'au bout le pari du duo en chambre (cela aurait pu s'appeler: *Sonate d'automne*) et se soient mis en frais d'inventer à Nelly une vie sans M. Arnaud, peuplée de situations et de personnages plus conventionnels les uns que les autres. Tant que le monde extérieur ne se manifeste que sous la forme d'intrusions importunes (téléphones, coups de sonnette, sans oublier les visites du tueur envahissant campé d'innarrable manière par Michael Lonsdale), le mystère perdure et le charme opère. Mais sitôt qu'il (ce monde extérieur à l'appartement) emplit l'écran en un chapelet d'inutiles scènes d'aération, resurgissent les tics sociologiques du Sautet des années 70, alors que le film se maintenait jusqu'alors à l'abri de toute contamination par les signes contemporains les plus repérables.

Au cours de leurs séances de travail, qui s'apparentent d'ailleurs à l'écriture d'un scénario, Nelly suggère constamment des coupes, et donne au proluxe Arnaud des conseils d'économie narrative. Il y a de même chez Sautet une forme extrême de pudeur, un refus du cheminement direct qui le conduit à laisser en suspens des ébauches de scènes, comme le négatif d'une histoire qui ne sera pas. Jamais sa mise en scène n'avait été plus loin dans le laconisme et l'épuration, dans l'art musical de la modulation, où les variations, les cadences et les scansionnements disent la couleur des sentiments. La netteté du découpage, la précision des recadrages, la sûreté du tempo forcent l'estime. Mais cette perfection feutrée ne fait qu'accuser par contraste la fabrication du film, le peaufinage exagéré des



Jean-Hugues Anglade et Emmanuelle Béart.

dialogues, la facticité des personnages secondaires. Le réalisme de Claude Sautet, selon l'exacte formule de Louis Seguin, est une «technique de la vraisemblance», une «approximation de l'apparence» qui bute continuellement sur le problème de son incarnation. L'écriture occupe ici la fonction de la musique dans *Un cœur en hiver*, mais les mémoires que dicte M. Arnaud sont d'une extrême platitude, sans rapport avec le panache et l'ironie caustique dont fait preuve le personnage par ailleurs. Emmanuelle Béart n'a certainement jamais touché un clavier de traitement de texte de sa vie. Au reste, l'actrice, assez peu convaincante, icône corsetée dans sa beauté, paraît suivie entre les prises par une armée de conseillers en image, de maquilleurs, de coiffeurs et

d'habilleuses... Seul Michel Serrault, tout bonnement prodigieux, modulant la moindre inflexion, instillant d'infimes décalages où l'humour à froid laisse filtrer la sensibilité, seul Serrault *habite* vraiment ce film policé. Il suggère des zones d'ombre d'un silence ou d'un regard posés à contretemps, ouvre des failles par où s'engouffre la vie, des abîmes où le prudent Sautet se garde bien de le suivre.

Le thème de l'homme qui fuit, leit-motiv de tout le cinéma de Sautet, serait-ce abuser que de le rapporter à un cinéaste qui recule constamment devant les implications de son sujet, et emploie une intelligence et un talent incontestables à arrondir les angles? ■

NELLY ET M. ARNAUD

France 1995. Ré.: Claude Sautet. Scé.: Sautet, Jacques Fieschi et Yves Ullmann. Ph.: Jean-François Robin. Mont.: Jacqueline Thieudot. Mus.: Philippe Sarde. Int.: Michel Serrault, Emmanuelle Béart, Jean-Hugues Anglade, Claire Nadeau, Françoise Brion, Michèle Laroque, Michael Lonsdale. 107 minutes. Couleur. Dist.: CFP.